

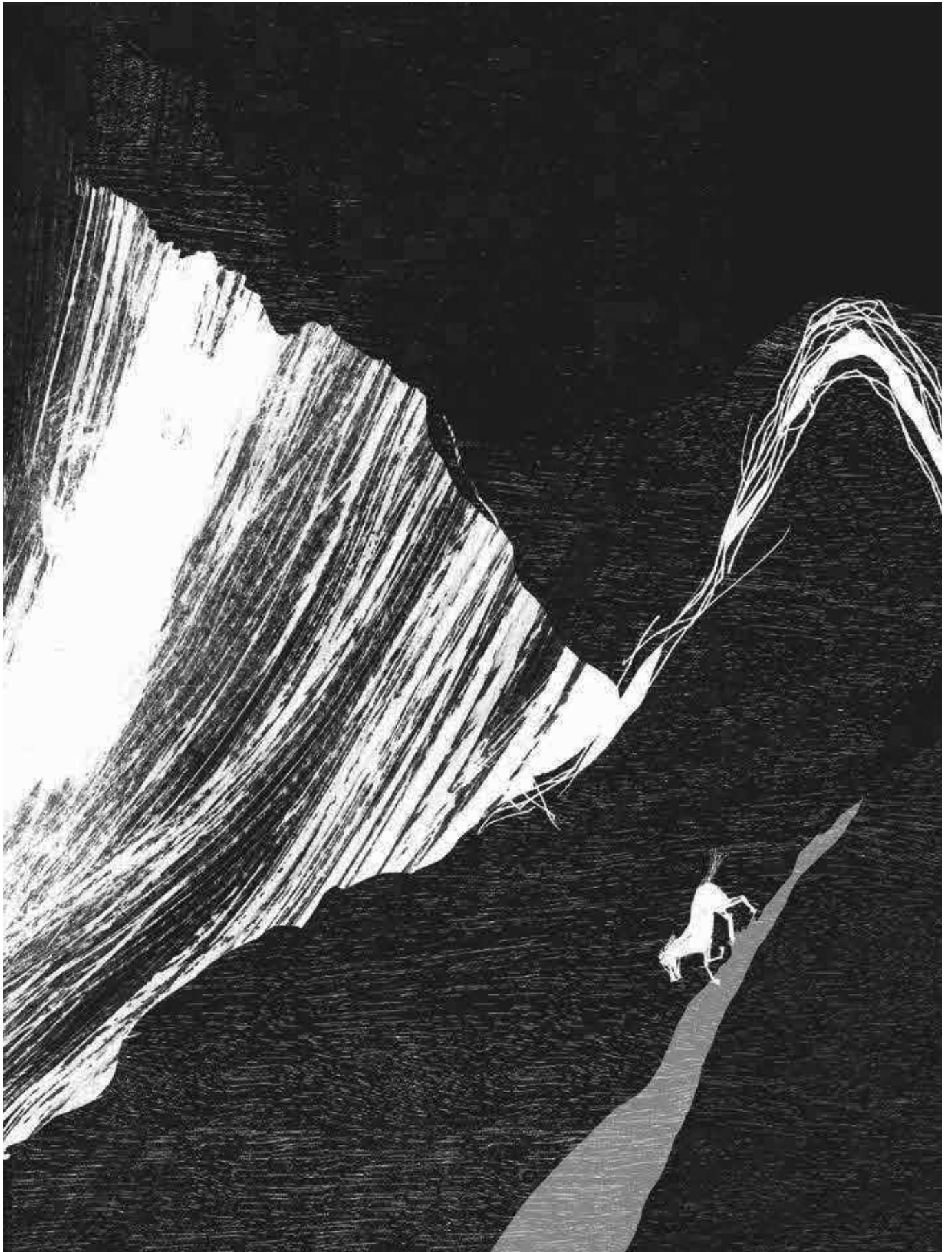
BERNARDA SOLEDADE TIGRESSE DU SERTÃO

RAIMUNDO CARRERO

Traduit du brésilien par Hubert Tézenas
Illustrations Fernando Vilela



ANACONA
EDITIONS



1

LES CHEVAUX EN COLÈRE,

indomptables, ruent dans le vent du corral. Ils piaffent, hennissent, s'attroupent en une horde sinistre, mais la clôture de branchages est trop haute pour eux. Certains, les plus téméraires, s'écorchent les sabots contre la rocaïlle avec des cris qui sifflent comme des balles. Aussi furieux qu'eux, le vent fouette la forêt, effraie les fantômes. La lune rousse disparaît peu à peu, comme si elle était le prolongement du soleil, le prolongement du feu. Les rafales enflent, affolent les chevaux sauvages, fauchent les plus fragiles des arbres. Le ciel s'assombrit. La nuit prend possession des terres de Puchinãã. Dans la maison de maître¹ envahie de lianes, de cactus, de fleurs des bois, de plantes rampantes, une dernière fenêtre est refermée. Et l'obscurité énerve encore plus les animaux, qui, faute d'espace, se bousculent. Leurs yeux en feu sont au bord de l'explosion.

— Il va pleuvoir, il va pleuvoir fort cette nuit !

C'est Bernarda Soledade qui l'affirme en allumant un cierge. Assise dans un fauteuil, sa mère Gabriela Soledade parvient à repousser, du bout des doigts, la solitude et la tristesse de cette maison. Elle regarde sa fille

1 Vaste demeure du propriétaire d'une fazenda, de style colonial.

disparaître dans la cuisine. À ses pieds, assise par terre, la cadette Inès Soledade travaille à sa broderie.

Voici Bernarda qui revient. Grande, svelte, hiératique, elle a le teint pâle, des doigts fins et longs, des traits réguliers, un front large, des lèvres roses ; ses yeux sont profonds. Profonds et noirs. Ses bras sont croisés sur sa poitrine, ses épaules droites. À la porte de la pièce, elle fait halte. Observe les deux femmes, sans parvenir à fixer Gabriela, cinquante ans et voûtée par l'âge, en robe de mariée. Elle n'éprouve ni tristesse ni haine. Elle se rappelle la faiblesse de son père, le coronel² Militão Soledade, éleveur de passereaux.

— Il va pleuvoir, vous m'entendez, il va pleuvoir !

C'est la mère qui le dit, cette fois, pour faire plaisir à Bernarda. Celle-ci esquisse un vague sourire. Inès continue son ouvrage ; elle brode un grand coq rouge, orné de fils d'argent.

Cette Inès, si sauvage, a du mal à voir leur mère déambuler en robe de mariée, toute de blanc vêtue, à travers la maison et les prés ; elle a du mal à l'entendre fredonner constamment des chants dans l'attente de ses noces. Leur mère est devenue folle le jour où le coronel Militão a été retrouvé pendu dans la grange à maïs, la langue tirée, avec son chapeau par terre, son costume en lin sans un faux pli, ses éperons scintillants. Son cheval

² Titre donné aux *fazendeiros*, c'est-à-dire aux grands propriétaires terriens, sans rapport avec la hiérarchie militaire.

harnaché l'attendait devant la porte.

— Ça y est, il pleut !

La phrase est de Bernarda Soledade, qui se tient à présent devant l'oratoire. L'eau s'abat sur le toit de la maison dans un fracas effroyable, qui accentue l'inquiétude et le froid. Le vent feule comme un fauve enragé : dans le corral, les chevaux sauvages redoublent d'agitation et hennissent éperdument.

Toujours aussi impérieuse dans ses gestes, Bernarda s'agenouille, se signe, commence à réciter son chapelet. Les deux autres femmes l'imitent. Toutefois, avant que Bernarda ait entamé la prière, un cri étrange s'élève, puis les sabots d'un animal superbe, fougueux, résonnent. Le claquement enfle, devient si impétueux qu'on croirait l'animal décidé à piétiner toute la fazenda.

Interrompant sa prière, Bernarda dit :

— C'est Impérador qui revient. Il revient toujours à cette heure-ci.

Personne ne répond. Inès, la plus jeune, vêtue à la gitane, a les yeux luisants, illuminés, emplis d'anxiété et de peur. Gabriela Soledade se voûte encore un peu plus et continue de prier seule à voix basse.

Le trot angoissant d'Impérador s'intensifie. C'est un immense cheval blanc, harnaché de pied en cap, aux étriers d'argent. Il est mort le jour où a été assassiné son maître, Anrique Soledade, frère du coronel Militão.

Les femmes écoutent, impuissantes, le vacarme de la pluie sur le toit de la maison, le vent qui fouette les

terres de Puchinã. Elles sont pétrifiées, comme hypnotisées. Elles se bornent à contempler l'oratoire en bois massif, dont les deux cierges menacent de s'éteindre. Prosternées, elles attendent. Au pied de la chaise, le carré blanc sur lequel Inès brode son coq rouge.

Sans remuer les lèvres, la fiancée Gabriela Soledade annonce abruptement :

— Les morts reviennent...

Un nouveau hennissement du cheval blanc se fait entendre, encore plus fort. Les trois femmes savent qu'Impérador est en train de monter les marches du perron. Bernarda est la seule à ne pas se recroqueviller. Elle reste à genoux, les yeux rivés sur l'oratoire.

■ ■ ■

C'était l'heure où l'on commençait à rentrer les bêtes, somnolentes et fatiguées. Bernarda Soledade, dans son armure de cuir, un long fouet à la main, commandait le travail des palefreniers au corral. Un travail difficile, très difficile. Beaucoup mourraient en service. Les chevaux sauvages, la crinière en bataille, ruaient, bondissaient, cherchaient à les renverser.

Sans un mot, le coronel Militão épiait ses hommes en plein combat et Bernarda qui leur donnait des ordres. Il était dans son fauteuil à bascule sur la terrasse, les yeux plissés par le soleil sous son chapeau de cuir, en costume

blanc, gilet rouge et cravate noire, hautes bottes aux éperons d'argent, une chaîne de montre lui barrant la panse, sa canne à côté de lui.

À ce moment-là, un cavalier surgit au bout de la route. C'était Anrique Soledade, le frère du coronel, vêtu d'un couil bleu et d'un chapeau de feutre. Il montait le cheval le plus beau, le plus élégant jamais vu sur les terres de Puchinã.

Absorbée par sa tâche, Bernarda ne vit rien. Le coronel Militão se leva d'un bond, jeta son cigare, s'approcha à grands pas des marches du perron. Sa voix s'étrangla dans sa gorge :

— Anrique !

— Je peux te causer ?

— Entre donc... Tu peux même entrer avec ton cheval si tu veux, parce qu'une aussi jolie bête, chez moi, dort dans un lit. Quel est son nom ?

— Impérador.

— Comment te l'es-tu procuré ?

— Par la force.

Dévisageant Militão, Anrique se souvint de la façon dont ses terres, si propices à la chasse aux chevaux, avaient été confisquées par Bernarda Soledade, sa nièce. Il s'était retrouvé sans un pouce de terrain. Ce jour-là, il était parti capturer des chevaux sauvages. En fin d'après-midi, tandis qu'il ramenait par le licol un superbe étalon, il avait trouvé les guerriers de Puchinã, la poitrine bardée de cartouchières, en train d'investir le corral et ses prés. Il avait exigé

des explications. Un guerrier borgne lui avait répondu :

— C'est comme ça, mon bon monsieur, et vous n'y pouvez rien. Dona Bernarda Soledade nous a ordonné de prendre vos terres et les animaux domptés. Et de vous transmettre ce message : dorénavant, vous n'avez plus le droit de chasser les chevaux sauvages. Tout ce qui existe ici est maintenant à elle. Cherchez-vous un autre endroit pour vivre... et mourir.

Militão ôta son chapeau, et les étoiles d'argent cousues sur les bords relevés flamboyèrent.

— Tu es songeur, Anrique ? À quoi penses-tu ? Tu es mon frère cadet, et notre père, avant de mourir, m'a chargé de prendre soin de toi. Mais tu as disparu pour t'en aller courir le monde...

Ils se rendirent au salon. Une pièce sombre. Une peau de jaguar jetée au sol, des sièges en rotin, quelques tableaux sur les murs. Le coronel demanda qu'on apporte le café dans des tasses à filet d'argent. Avant qu'ils commencent à parler, Bernarda entra. Le crépuscule tombait. Les servantes vinrent allumer les lanternes.

— Tu le reconnais, ma fille ? Voici Anrique, mon frère, ton oncle.

Bernarda, dans son armure de cuir, les yeux noirs, profonds et durs, demanda sur-le-champ, sans même tendre la main :

— À qui est ce cheval, dehors ?

— À moi.

— Tu vas l'achever, oncle Anrique ! Ce malheureux

dégouline de sueur. Quelle bête ! Je n'en ai jamais vu d'aussi belle. Où l'as-tu trouvée ?

— Dans la nature.

— Tu sais pourtant qu'il est interdit de chasser le cheval sauvage sur les terres de Puchinãã, non ? À moins qu'on ne t'ait pas prévenu ?

Anrique se leva d'un bond. Malgré sa maigreur et sa petite taille, on aurait dit, tout à coup, un géant.

— Ce cheval ne vient pas des terres de mon frère. Tous ceux que j'ai capturés ici ont été rendus.

Bernarda Soledade repartit d'un pas assuré dans le couloir. Elle revint peu après, en robe noire. Elle avait pris un bain, et ses cheveux parfumés enivrèrent Anrique. Elle se planta devant lui et s'enquit du motif de sa visite.

— Je suis seul au monde, dit Anrique. Je peux même dire que je suis dans le besoin. Sait-on jamais, il y aurait peut-être une place pour moi ici ?

Le coronel partit d'un éclat de rire qui secoua son corps gras. Sa fille aînée resta muette. Anrique s'efforça de maîtriser sa haine.

Le silence tomba, puis il entendit des pas dans le couloir. Il crut que c'était Gabriela, sa belle-sœur, venue le saluer.

Mais les pas s'éloignèrent. Le coronel ravala son rire en voyant la mine fermée de sa fille. Il s'empessa de répondre :

— Nous n'avons plus de place pour personne. Je pourrais peut-être te trouver...

Bernarda, toujours debout, le coupa.

— Que sais-tu faire ?

— Je suis dompteur de chevaux... Je peux même...

— Bien. C'est une fonction que je remplis moi-même ici, car je n'ai pas peur d'eux. Mais si tu le souhaites, oncle Anrique, je peux te confier cette tâche.

Le coronel Militão changea de sujet.

— Et Impérador ?

— Impérador appartient désormais à Puchinã mais tu seras le seul, oncle Anrique, à pouvoir le monter. Ici, personne ne possède rien. Tout est à la fazenda. Te voilà prévenu.

2

BERNARDA FIXE L'ORATOIRE.

Les volutes de fumée des cierges lui montent à la tête. Les chevaux sont inquiets dans le corral. La pluie redouble et le vent siffle furieusement. Elle ne se l'explique pas, mais elle aimerait qu'Impérador enfonce la porte, s'engouffre dans la maison et la détruise de ses pattes et de ses flancs puissants, le front baissé comme un taureau.

La haute statue du saint guerrier, le soldat Sébastien, criblé de flèches, en sang, occupe un angle de la pièce. Dans la niche de l'oratoire, deux petites images de Notre-Dame de Fátima et de Notre-Dame du Perpétuel-Secours,

un crucifix, ainsi que des gravures de saint Antoine, de saint Joseph, de saint Raymond, de Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception, de saint Côme et de saint Damien, de plusieurs Vierges. Aux pieds de la statue, un cierge brûle.

L'oratoire, construit en bois de jacaranda, est grand et massif, doublé de soie et de lin avec, à l'intérieur, deux cierges allumés.

Bernarda, qui a senti l'impatience de sa mère, reprend son chapelet avec effort, en triture les grains et récite, sans conviction :

— Je vous salue Marie...

L'étalon Impérador tente à nouveau de gravir les marches du perron. Il se déplace avec une sinistre frénésie. Bernarda interrompt sa prière. Les autres femmes aussi. L'animal regagne la cour d'un bond et galope comme un fou, tourne en rond, tourne en rond. Les chevaux du corral s'agitent de plus belle. La pluie tombe à verse.

Inès, la cadette, les nerfs à vif, supplie :

— Bernarda, prie pour qu'il s'en aille !

D'un geste dément, Bernarda gifle sa sœur. Dehors, la pluie, les coups de fouet du vent, Impérador en plein délire qui saute par-dessus les arbres, rue sur la terrasse, hennit. Gabriela Soledade se lève. La traîne de sa robe de mariée glisse sur le sol froid. Elle se dirige vers le salon, ouvre la fenêtre. Sur son visage ridé couvert de fard, une gaîté inhabituelle. Ses lèvres sont rouges, ses mains blanches et fines. Elle crie, elle chante. Des larmes coulent, bar-

bouillent son maquillage. Les bras en l'air, elle annonce :

— C'est mon fiancé qui arrive, Bernarda, c'est mon fiancé ! Je revois la Gitane me prendre les mains et me dire, dans le blanc des yeux : « Ton fiancé arrivera une nuit de tempête et d'angoisse. Il viendra sur un cheval blanc tout harnaché et il t'apportera la joie et le bonheur. Il viendra lorsque la nuit sera noire, pour que ses doigts fins puissent caresser en secret la blancheur de tes cuisses. »

— Non !

Le cri est de Bernarda, qui écarte sa mère de la fenêtre en la tirant par le bras. Apeurée, Gabriela baisse les yeux. Elle sent les larmes couler sur ses joues et ne regrette que son maquillage. Ses rides, peu à peu, réapparaissent. Ses cheveux blancs n'enlèvent rien à la beauté de la coiffé nuptiale jaunie par le temps qui tombe en cascade sur ses épaules, couvre une partie de son dos.

Celle qui se tient maintenant à la porte de la pièce, immobile, c'est Inès Soledade, encore toute fraîche, un corps qui sent bon les fleurs sauvages, des seins menus, une robe à la gitane serrée à la ceinture, des lèvres lourdement peintes en carmin. Elle s'approche de Bernarda et, dardant sur elle des yeux noirs, immensément noirs, elle implore :

— Laisse-la ouvrir la fenêtre. La pluie amènera peut-être son fiancé !

Bernarda se fige, muette, et cherche le regard de sa sœur.

Gabriela, en larmes, lève les bras et se met à

fredonner un chant traînant, douloureux, mélancolique. Puis elle claironne :

— Le jour des noces est arrivé ! Le corps pâle de la fiancée est parfumé, sa chair attend celle du fiancé. Laissez-le entrer ! Laissez-le envahir cette maison avec sa joie et son courage, ses muscles, sa fougue !

Inès est restée au centre de la pièce, interdite. Elle ne voit pas que Bernarda est repartie s'agenouiller devant l'oratoire, et le cliquetis des grains du chapelet l'arrache à sa torpeur. Alors qu'elle croit sa sœur de nouveau recueillie, elle l'entend dire :

— Le démon rôde autour de notre maison !

Elle répond :

— Il n'a pas à y entrer. Aucun démon ni aucun homme n'entrera jamais dans la maison de maître de Puchinānā.

Inès rejoint leur mère, lui prend le bras. Toutes deux marchent avec lenteur. Gabriela chante et appelle son fiancé, qui se fait attendre.

Elle se tait tout à coup et s'agenouille elle aussi devant l'oratoire. Un silence complet envahit la maison. La pluie, annonciatrice de mystères, s'intensifie. Deux ou trois fois, Bernarda essaie de reprendre sa prière, mais elle n'y arrive pas. Les chevaux sont plus énervés que jamais, comme s'ils craignaient la furie des eaux et d'Impèrador.

Une bourrasque de vent éteint un cierge. Gabriela Soledade crie :

— C'est un présage ! Un présage !

L'écho de sa voix se perd. Bernarda ne contient plus sa colère, s'avance et gifle leur mère sur la bouche. Deux, trois gifles. Inès attrape les poignets de sa sœur.

— Tu as perdu la tête, Bernarda ?

La cadette s'assoit dans le fauteuil à bascule. Pour ne pas pleurer, elle serre les dents et commence à réciter son chapelet, en faisant glisser les grains du bout des doigts.

■ ■ ■

Le coronel Militão était, comme toujours, assis dans son fauteuil à bascule, sur la terrasse de la maison de maître. Il regardait Bernarda, montée sur Estrela – un gigantesque cheval noir, avec une liste en forme d'étoile sur le chanfrein – commander les palefreniers. Anrique, malgré sa maigreur et sa petite taille, était d'une force démoniaque, capable de tordre, à lui seul, le cou d'un bœuf.

Il s'agissait de dompter ici, dans la cour de la fazenda, un cheval sauvage qu'on venait d'amener, ligoté par des sangles de cuir. Anrique était couvert de sueur, les muscles bandés à éclater, les yeux rouges et exorbités, les veines saillantes.

— Ah ça, quel étalon ! s'écria Militão en se frappant la jambe d'un coup de canne, quand il vit l'animal entravé.

Pendant une minute, une minute seulement, il eut peur pour son frère. Il demanda à sa fille d'éviter le combat.

Malgré tout le courage d'Anrique, il courait un vrai risque. Bernarda ne daigna pas répondre et se contenta de cravacher sa monture en souriant.

Les palefreniers venaient de libérer l'animal, qui mettait à rude épreuve les forces d'un Anrique empli d'audace. Le coronel faillit pousser un cri quand son frère, projeté au loin par une ruade, s'ouvrit le front contre une des grosses pierres plates qui surgissaient de la terre, par endroits. Le dompteur se releva, enhardi, et grimpa sur la clôture. Le cheval, grand et fort, bondissait à l'intérieur du corral, secouait sa crinière, écarquillait des yeux injectés de sang, écumait, ruait. Il ruait dans le vide, ruait contre la clôture, sautait comme un damné. Un instant, Anrique envisagea de renoncer. Il porta une main à son front blessé. Le sang coulait sur sa poitrine, souillait sa peau. Il fit face à Bernarda Soledade bien campée sur sa selle, élégante, le regard plus noir, plus profond, plus scrutateur que jamais. Elle lui demanda d'un ton moqueur :

— Tu as peur ?

— Pas du tout.

— Ce travail, c'est toujours moi qui l'ai fait.

— C'est aussi toi qui as imposé l'injustice et qui la maintiens. Tu as pris toutes leurs terres aux malheureux de la région, tu voles le bétail, tu t'empares des chevaux, tu détruis les plantations...

— Tout cela, Anrique, je l'ai fait au nom de Puchinã. Le coronel Militão, mon père et ton frère, n'a aucun courage, c'est un faible. Il me revient, à moi sa fille

ainée, de prendre l'initiative.

— Mais sans tyrannie...

— Les hommes attendent de toi du courage, Anrique. Quand on affronte les chevaux sauvages, on s'aperçoit au final qu'il est impossible, dans la vie, d'être autre chose qu'un tyran...

Concentrant toute sa haine dans ses mâchoires et ses muscles, Anrique attendit que l'ombrageux animal repasse à sa hauteur. Il lui sauta dessus, en criant :

— Tigresse !

La rage envahit Bernarda Soledade. Pourtant, elle sourit. Soulevant doucement les rênes d'Estrela, elle se dirigea vers la maison de maître comme si elle rentrait d'une longue promenade. Elle fit halte une dernière fois pour admirer la bravoure d'Anrique, agrippé à la crinière noire ébouriffée de l'animal, cherchant à s'équilibrer de son bras libre. Le coronel Soledade, debout sous l'auvent, appuyé sur sa canne, assistait lui aussi à l'affrontement.

L'après-midi touchait à sa fin. Le soleil agonisant étirait les ombres dans la cour de Puchinãã, teintait de pourpre la peau d'Anrique. Le cheval, enragé, perdait peu à peu ses forces et son courage. Dans ses yeux, en revanche, la furie restait intacte.

L'animal était dompté.

Le trot sec d'Estrela résonna. Bernarda s'arrêta devant les marches du perron. Elle mit pied à terre et se retira dans sa chambre. Les lanternes luisaient faiblement dans le silence.

Anrique partit se baigner à la rivière.

Les palefreniers regagnèrent leur mesure.

Une nuit noire. Les servantes s'affairaient à mettre la table. L'heure du repas approchait, révélée par un bruit de couverts, des frottements de sandales, une odeur de farine de manioc, de viande séchée.

Bernarda Soledade ressortit de la salle de bains, ruisselante, le corps enrobé d'un parfum d'herbes mouillées, ayant détaché ses cheveux longs, noirs. Dans la salle à manger, assise sur le fauteuil à bascule, Gabriela Soledade faisait du crochet.

Soudain, Inès surgit, nue, la chevelure au vent, la voix bloquée au fond de la gorge. Gabriela eut envie de crier « Va t'habiller, petite dévergondée ! » mais se contenta en voyant les yeux horrifiés de sa fille. Inès serra fort la main de sa mère et l'entraîna. Sans comprendre, Bernarda les suivit. Dans la grange attenante au fond de la maison, où l'on gardait le maïs vert, elle vit le chapeau par terre, l'élégant costume de lin blanc, les hautes bottes, la langue tirée, les yeux prêts d'éclater.

— Qui a osé... ? s'exclama Bernarda en étreignant le cadavre de son père.

Gabriela Soledade ne prononça pas un mot. Elle resta plantée là, face à son mari, désormais indifférente à la nudité d'Inès – son corps parfumé, ses seins fermes, ses mains fines, ses yeux noirs.

Anrique apparut à la porte, écarta les palefreniers et les servantes qui se pressaient pour regarder le mort.

Il ne prêta pas attention à Gabriela qui, ivre de douleur, se retira avec un sourire de démente sur le visage. Elle s'enferma dans sa chambre, fouilla dans le coffre. Devant le miroir en cristal, elle farda son visage ridé, ses lèvres rouges, ses sourcils immensément noirs.

Tout le monde regagna la salle à manger. On débarrassa la table, on y étendit le corps du mort. Bernarda gardait le silence. Anrique supervisait les opérations. Et Inès Soledade nue, entièrement nue, essuyait ses larmes avec ses cheveux.

— Et l'enterrement ?

— Il aura lieu dès ce soir, répondit sèchement Anrique.

Bernarda resta muette.

3

GABRIELA SOLEDADA RETOURNE DEVANT L'ORATOIRE

et s'agenouille. « Je vous salue Marie, pleine de grâce... » La pluie tombe toujours à torrents. Le déluge déchaîne les chevaux. On dirait qu'Impérador court sur le toit de la maison de maître. Ses foulées puissantes s'enchaînent d'abord avec prudence, comme s'il craignait de casser des tuiles. Puis il se libère de son appréhension et part dans un galop rapide, frénétique. Il court de toutes ses forces.

Bernarda continue de prier. Les autres femmes

l'accompagnent. De temps en temps, Gabriela gémit :

— Les morts souffrent. Les morts ont mal...

Bernarda ne veut pas l'entendre. Elle se concentre sur son chapelet et serre les grains avec force, comme lorsqu'elle dompte un cheval sauvage. Elle sent qu'Inès a aussi besoin de prier.

Plus personne n'espère. En vérité, il n'y a plus aucun espoir. La force des rafales est telle qu'une fenêtre cède. Le froid s'engouffre dans la maison, griffe les chairs. Le vent souffle les deux cierges de l'oratoire, et celui qui est aux pieds du saint guerrier. Bernarda s'écrie :

— Va-t'en, Anrique ! Va-t'en loin d'ici et emmène Impérador ! Plus personne ne veut de toi ici. Nous avons eu assez de malheurs comme ça !

La fenêtre claque à plusieurs reprises, incapable de résister à la furie du vent et au fracas de la pluie. Elle claque sans que personne ne se lève pour la refermer, comme dans une maison abandonnée. Bernarda, fébrile, essaye de rallumer les cierges de l'oratoire, en vain. Inès ne bouge pas.

Gabriela Soledade se lève et s'approche de la fenêtre en traînant ses sandales. Elle se met sur la pointe des pieds. Elle ne voit pas bien loin car il fait nuit noire. La pluie est diluvienne. Elle discerne vaguement les chevaux sauvages qui s'agitent dans le corral. Elle se hisse sur l'appui de la fenêtre et hurle :

— Démons de malheur, passez votre chemin ! Laissez le fiancé, sur son cheval paré d'argent, triompher

de la nuit et traverser la route avant que la rivière déborde, laissez-le embrasser sa promise et l’emmener sur la voie du bonheur ! Laissez le jour se lever et le soleil cueillir le fruit d’un ventre vierge !

Inès se précipite, l’attrape par la traîne de sa robe. Malgré son désespoir, elle a les yeux secs.

— Descends, maman ! Descends ! Ton fiancé vaincra les ténèbres, les démons et les flots en crue ! Il viendra, comme l’a prédit la Gitane.

Bernarda reste prosternée devant l’oratoire éteint. À tâtons, elle parvient à toucher l’effigie du saint guerrier, le soldat Sébastien, dans l’angle de la pièce obscure. Elle l’embrasse et sent le sang des plaies du saint mouiller ses lèvres. Il n’y a qu’elle, et elle seule, qui entend la folle cavalcade d’Impérador sur le toit. Elle craint, tout à coup, qu’il n’entre par la fenêtre. Elle se précipite pour la refermer, écarte violemment sa mère et sa sœur. Gabriela gémit, mais ne dit rien.

Les trois femmes se blottissent dans un recoin sombre de la salle à manger. Gabriela sanglote. Bernarda s’élance vers le fond de la maison de maître lorsqu’elle entend des râles s’échapper de la grange attenante, où le coronel Militão a été retrouvé pendu. Malgré l’obscurité, elle s’approche. Elle s’immobilise devant la porte et plonge une main dans la brèche du mur où est rangée la clé rouillée. Elle n’entend plus ni la pluie, ni les sanglots du vent, ni les bonds d’Impérador sur le toit. Ses doigts trouvent la clé. Cette porte n’a pas été ouverte depuis

longtemps – depuis la mort de son père. Bernarda ne ressent rien, tant son désir d’entrer est grand. La serrure rouillée commence par résister. Les gonds grincent, craquent et finissent par céder.

Il fait encore plus sombre ici que dans la maison. Bernarda écarte les toiles d’araignée. Elle ne craint pas les serpents. Elle sent l’odeur prégnante du vieux maïs. Elle s’assoit sur les sacs, dans l’attente des râles du défunt. Car c’est à lui, c’est à son père qu’elle veut parler. Elle a beaucoup à dire.

■ ■ ■